

Negro Song (1976)

- *Une contextualisation : les questions mémorielles dans les années 1970 aux échelles mondiale (ne pas négliger le titre) et nationale ; la situation à l'échelle bretonne. En quoi s'agit-il de géopolitique ?*

Les années 1970 sont une décennie d'effervescence idéologique marquée par la coupure générationnelle qui suit Mai 68. On voit émerger sous sa forme moderne l'écologie politique (rapport Meadows demandant l'arrêt de la croissance : 1972). La mémoire de l'occupation est renouvelée par le cinéma (*Le Chagrin et la pitié*, 1971 ; *Lacombe Lucien* de Louis Malle, 1974) et l'historiographie (*Histoire de Vichy* de Robert Paxton en 1973). En Bretagne, ce sont les principaux attentats du FLB (Roc'h Tredudon en 1974), contemporains des attentats de la Fraction armée rouge en RFA (1977) et des brigades rouges italiennes. Alan Stivell, de manière tout à fait pacifique, milite pour l'autonomie bretonne et en particulier pour la reconnaissance de la langue bretonne. Il présente les Bretons comme une nation opprimée, solidaire des autres opprimés dans une logique tiermondiste : les Vietnamiens, les Palestiniens, ou ici les Noirs américains. Aux États-Unis, les années Soixante avaient été marquées par la législation sur les droits civiques demandée et obtenue par Martin Luther King (assassiné en 1968) et au début des années Soixante-dix les *Black Panthers* sont toujours très actifs. Ce texte a une dimension géopolitique puisqu'il parle de conflits, de rapports de domination aussi bien à l'échelle mondiale qu'à l'échelle nationale.

- *Une analyse des références historiques mobilisées par Stivell.*

Stivell mobilise plusieurs références historiques pour illustrer « l'oppression » des Bretons par la France. Il évoque ainsi les galériens de la marine royale en Méditerranée, les corvées d'entretien des routes royales, la construction de Versailles à laquelle participa une main d'œuvre bretonne. Les « landes de Plœmeur » renvoient peut-être aux chantiers navals associés à la construction de Lorient par Colbert comme centre d'activité de la Compagnie des Indes (1664). Sont ensuite mentionnées la campagne de Russie de Napoléon en 1812-1813, la difficile conquête de l'Indochine à l'initiative de Jules Ferry (1882-1885), la boucherie de Verdun (1916) et la colonisation de l'Afrique sous la III^e République. Tout ceci accompagné de mépris de la part de la France (« je les ai fait rire ») – la Bretagne étant longtemps restée une province pauvre dont les habitants étaient, littéralement, des « ploucs » –, et conclut par le terme de « martyr », qui répond à celui d'esclave au début de la chanson.

- *Une critique : ces comparaisons historiques sont-elles pertinentes ?*

On peut relever l'absence de référence à la Seconde guerre mondiale, période difficile du point de vue de la mémoire bretonne, puisque des militants de la langue bretonne et de l'autonomie s'étaient compromis avec l'occupant. Stivell n'allait pas chanter « j'ai été collabo », ce qui eût été diamétralement opposé à sa démarche de victimisation.

Les comparaisons historiques de Stivell sont-elles pertinentes ? C'est ici un militant, qui force le trait avec une mauvaise foi assumée. Les Bretons n'ont pas été réduits en esclavage ; ils sont devenus des citoyens français. Leur mobilisation n'a pas été très différente de celle des autres Français, parfois pour la défense nationale (Verdun), parfois de manière plus discutable (campagne de Russie, colonisation). La comparaison avec les Noirs américains, dès le titre, pourrait aujourd'hui scandaliser des militants de la cause noire. Le Martiniquais Frantz Fanon avait publié en 1961, année de sa mort, *Les damnés de la terre*, un pamphlet d'une virulence extrême contre l'oppression des peuples colonisés. Cette radicalité a pu influencer Stivell. Le ressentiment des militants bretons tenait pour beaucoup à la politique d'assimilation linguistique menée par la France et qui visait ouvertement à l'extinction des langues régionales. Le président Pompidou (1969-1974) avait maintenu cette politique, considérant que les langues régionales n'avaient pas d'avenir dans la société moderne. C'est après l'élection de François Mitterrand (1981) que la République se mit à soutenir les langues régionales qu'elle avait jusque-là combattues, mais sans aller jusqu'à leur octroyer un statut officiel. Cependant, de la Révolution à la V^e République, des Bretons participèrent au gouvernement de la France et le niveau de vie comme la qualité des infrastructures (plan routier breton, construction des voies express, autoroutes gratuites) progressèrent rapidement pendant les Trente Glorieuses. La Bretagne a été largement gagnante quant aux investissements publics, ce qui a également tenu à l'habileté des élites politiques bretonnes présentes à l'échelle nationale (Deux exemples : René Pleven sous la IV^e République, Jean-Yves Le Drian sous la V^e). Par ailleurs, Alan Stivell était entièrement libre de chanter en public : il s'était produit à l'Olympia à Paris en 1972, où il avait rencontré un grand succès. Le renouveau de la culture bretonne était populaire, et au-delà de la région, mais cet engouement portait sans doute davantage sur les aspects musicaux, voire folkloriques, que sur le message politique.

- *En guise de conclusion : en quoi cette chanson est-elle représentative des problèmes mémoriels ? Relève-t-elle davantage de l'histoire ou de la mémoire ?*

Stivell n'est pas un historien. Il affirme sans démontrer. On a affaire à une tentative d'exaltation d'une mémoire régionale contre ce que Stivell considère comme l'histoire officielle. Ce texte militant, d'autant plus savoureux qu'inoctensif, est donc très caractéristique des possibilités de manipulation de la mémoire.